



Hugues Blineau

# Hexagone

éditions QazaQ - Collection Maison Poésie Brest

ISBN : 978-2-4922483-86-8



*Hexagone : nom masculin, polygone à six angles  
et six côtés de tailles et d'intensités variables*







———— 1

République  
oui  
République

j'écris ton nom  
mais quelque chose accroche

ce passé qui n'est plus  
mais qui résiste encore  
je sais oui  
partout affiché sur les murs  
et les visages

République  
oui  
Répu

quelque chose de rance  
t'a remplacé

un jour quelqu'un m'a dit  
ce pays n'existe plus comme il était  
avant

avant c'était hier  
et déjà loin

le sens du partage  
et l'entraide  
l'amitié en bas des tours  
le linge qui sèche aux quatre angles  
les mecs clopant aux fenêtres  
et les jardins ouvriers

les gosses qui jouent au foot  
blancs noirs  
on ne disait pas encore beur  
mais arabe  
et le plus souvent au singulier

nous  
on faisait avec  
on s'en moquait  
on pensait que l'avenir  
effacerait l'ignorance

tout ça  
fini  
c'était hier

C'est à une terrasse  
un après-midi d'été  
le sud à ce qu'on dit  
pas loin de Marseille  
ses lumières plongeant à l'horizon

ferrys  
klaxons à tout rompre  
et puis ces filles aux t-shirts moulants  
la ville partout autour de nous  
ses beautés passagères

un comptoir et quelques harkis  
leurs visages ravinés par le temps

ils nous émouvaient

leur langue était belle  
dans leurs approximations  
leur accent et leur sincérité  
des éclats de rires  
entre la France et l'Algérie

des verres levés  
et puis leurs mains d'ouvriers  
marquées  
par leurs autres vies

leurs dos tassés  
et leurs moustaches

et puis cette autre terre  
qui tient encore debout  
à la force des souvenirs

qu'ils invoquaient

c'est un monde  
pas loin de disparaître

tricolore à ce qu'on dit  
des bandes armées  
sur les terre-pleins  
et les parvis

et toutes ces matières  
dans cette ville que j'aime  
parce que tu es là

un drapeau place de la République  
planté entre deux eaux  
des slogans  
pour résister à l'injustice  
aux saccages  
et à tous les feux d'inconstance  
puisque que la terre meurt  
chaque jour un peu plus

ici et ailleurs

à la radio à la télé  
ils parlent de territoires  
à défendre  
d'autres à conquérir  
et puis d'échelles  
de statistiques  
mais jamais de vie  
la mort vissée à leurs mâchoires

battant contre les peaux  
leur cœur ne se découvre jamais

juste une histoire de surface  
incommodée  
sous un trait d'*eye-liner*

alors oui  
ce qui accroche encore  
dans mes pensées  
c'est l'injustice  
et tous ces destins imaginaires  
qui se perdent  
dans l'âge adulte  
et ses impasses

tous ces possibles  
auxquels on a cru  
avant que nos jeunesses passent  
oui ne passent  
pour nous ensevelir avec elles

ils ont réussi  
à t'éloigner de ce que tu étais  
à dessiner en toi  
comme un pli  
un écart une distance  
comme une chose impossible à dompter

et moi aussi

pas fait mieux

mais nos rires triomphent  
parce qu'on est ensemble

et ces trois couleurs  
oui  
ces étendards gonflés  
sur les façades des mairies  
dans les couloirs de la république  
que j'écris maintenant  
en minuscule

et ces cascades de mots  
pour faire diversion  
pour s'affranchir

*et le temps du lien défait*  
comme le chantait Jean-Louis Murat  
il y a longtemps déjà  
dans d'autres vies  
les nôtres  
séparées  
adolescentes  
pour parler de cette autre chose  
appelée amour  
hors de portée pour moi alors

celui que j'ai la chance de connaître  
d'éprouver aujourd'hui  
grâce à toi  
et toutes ces intensités  
qui me sauvent et me bâtissent  
c'est ça

il est là  
mon pays

dans ton regard qui me serre  
partout sur ton corps  
qui s'oublie  
avec le mien  
rassemblés

et je pense à ce titre  
comme le plus beau du monde  
*un chant d'amour*  
au noir et blanc des images  
et à ses interdits  
qui ne sont pas les miens  
mais qui me touchent

à l'écran je vois  
une main se tendre dans le vide  
des volutes  
glisser dans la fente d'un mur  
pour toucher

au cœur

c'est mon pays

ce qui est tu  
balafré

mais ce pays qui est le mien  
n'est pas plus à moi qu'à toi  
qu'à tous les autres

compte les jours  
compte les jours avec eux

ils se confondent  
ils se réduisent

lundi dimanche

et tous ceux déjà vécus

rendus poussières

et je compte les jours avec eux

même si on ne fait  
que se deviner  
même si on ne se ressemble pas

peu importe

oui peu importe

nés ici nés ailleurs  
dans cet autre monde  
où rien ne ressemble  
à ce que l'on vit  
en bas des tours  
dans les bureaux incendiaires  
dans les pavillons

c'est un enfant  
trois ans peut-être  
coincé dans un siège auto  
à même le trottoir

et puis d'autres regards croisés  
dans les rayons du supermarché  
sur les rames dans les allées  
je ne sais rien de leur vie

mais ils sont là  
et c'est comme une aventure partagée

et je compte les jours avec eux  
oui je compte les jours  
en croisant leurs silhouettes  
en voyant les foudres sur leurs visages  
les disparitions à l'angle des rues

et certains  
oui certains que j'ose photographier  
entre deux rames  
entre deux temps  
pour garder trace  
pour m'éblouir

tous ces visages d'enfants  
à qui la pauvreté est promise

et puis ces jeunes qui roulent des joints  
et s'abrutissent  
en paroles en exercices  
leurs toiles fines et leurs joggings  
à la sortie de Gallieni  
à Stalingrad

que tu regardes avec moi  
mon amour  
qui nous amusent sous les saccades  
et leurs silences brouillés

ici ou ailleurs  
à République

les aimer  
oui les aimer  
pour les scènes qu'ils inventent  
certains  
en acteurs prodigieux  
en équilibristes

on les voit parler  
comme des mitraillettes

hauts-parleurs  
téléphone

et courir  
dans les couloirs du métro

ligne 3 arrivée

et les bruits du périphérique

et leurs rires et les nôtres  
emportés par le temps  
qui efface nos vies

la vie quoi

et l'hexagone  
qui s'affichait  
sur les murs  
dans les manuels passés  
ses découpes et ses reliefs  
ses noms de villes  
agissant  
comme des mystères

et les quatre-mille-huit-cents-sept mètres  
tu te souviens  
peut-être dans la bouche  
de celui qui n'a pour toi  
plus de visage  
devenu juste un nom comme un vestige

seuls deux ou trois ont survécu  
dans ta mémoire  
avec la précision du seize millimètre

un monde d'images  
et d'amitiés

c'était l'enfance

et comme tout le reste  
elle n'est plus

mon pays  
oui mon pays  
comme une étrange formule  
et l'oubli imparfait  
et les lumières  
oui c'était ça  
les lumières

le pays des lumières  
comme on l'a appris  
à nos dépends

et je pense à Malik Oussekiné  
aux lacrymos  
qui obstruaient le ciel  
l'hiver en France  
le sang sur les pavés  
et les unes des journaux

mon pays

celui qui lave les blessures  
par d'autres blessures  
et s'affranchit du passé

et je sais  
oui je sais  
que les barricades finissent toutes  
par se ressembler  
toutes blanchies par les jours

et rien  
non rien  
pour tenter de les retenir

pour les contaminer  
de désir ou d'effroi

ces brasiers éteints  
avant qu'ils ne reviennent

pour à nouveau  
tomber sous les coups  
et la poussière

toutes ces cendres  
qu'il nous faut rassembler

par les mots  
par les pensées  
de ceux qui pensent  
pour nous  
avec nous

et nous guident

et je pense  
à Michel Foucault  
à son corps fatigué  
oui  
je pense  
à Hervé Guibert  
et à toutes les fascinations  
que j'ai appris  
dans les livres et les images

aux grains de lumière  
et aux photographies  
capturant les corps  
et le désir

toutes ces images fantômes  
tapissent ma mémoire  
comme la tienne

et je pense à Deleuze  
oui  
à ses mains si vivantes  
qui semblaient  
guider ses mots  
aux arcs tendus  
qu'ils étaient  
pour nous toucher

à la télévision  
et ailleurs  
dans les plis

et à *Mille Plateaux*

ce que c'était  
comme incendies  
pour nous  
on en riait

en nous tenant la main  
dans les rues du dix-neuvième  
je vois encore  
chacune des phrases que tu avais soulignées  
d'un trait fin  
pour mieux penser  
dans *Mille Plateaux*

et nos mains  
oui nos mains  
qui se touchent  
et se rassemblent  
pendant l'amour

et ailleurs

tu te souviens  
des randonnées  
sur les hauteurs d'Annecy  
à cette veillée sous les chênes

aux cendres de ta mère  
éparpillées dans le ciel

nous ne nous connaissions pas  
mais tu m'en as parlé  
à demi-mot  
ouvert tes secrets

tu m'as touché au cœur  
et plus profond encore

je peux pas dire

si je peux

ta mère

et son sourire  
et sa beauté  
elle te ressemble

je l'imagine  
intelligente et forte  
comme tu l'es aussi  
d'une manière qui te ressemble  
qui n'est que toi

malgré vos brisures

et on prendra l'A41  
on écouterà Andrea Laszlo de Simone  
le pays  
que notre rencontre  
fait vibrer

l'Italie  
que tu chanteras

*Sogno l'amore*  
*Per te io posso aspettare*

alors les bruits d'un clocher  
veilleront sur Turin  
écoute après écoute

pour nous emporter

un peu plus loin

Piazza San Carlo  
au 28 de la Via San Domenico

ce ne sera qu'une étape  
Florence  
Ravenne Rimini

et toutes ces beautés ouvertes  
béantes parfois  
dans les églises  
dans les musées

dans cet autre pays  
qui nous ressemble

notre Italie

et la playlist  
oui la playlist  
impréparée

*dans cette bagnole de fortune*

alors la mélancolie t'étreindra un peu  
mais ton sourire lui  
effacera ses traits  
les plus saillants  
et le présent aussi

*tous les deux sans personne*

et le bleu du ciel  
apache  
miraculeux

et toutes ces trajectoires  
au même instant

oui toutes ces lignes  
tissées à la surface de l'hexagone  
auxquels je penserai  
au moment où

*Week-end à Rome*

tu feras une bulle de chewing-gum  
mon amour

qui éclatera dans un rire

une habitude  
comme un reste d'enfance

comme lorsque tu siffles  
dans les couloirs dans les forêts  
en écoutant un tube

comme lorsque tu cours  
depuis le centre de la ville

pour habiter ta poitrine  
d'un cœur battant

celui qui me nourrit  
et me fait t'attendre  
partout où tu veux  
là où tu voudras  
aujourd'hui et demain

et ton corps magnétique

qui me bouleverse

comme celui que j'ai toujours attendu

et ces lignes de crête  
et tous ces paysages encore à traverser  
partout ici ailleurs  
à tous les angles  
de l'hexagone

à l'intérieur aussi

tu reconnais  
n'y être jamais allé  
aussi profondément  
à l'intérieur de ce cœur  
qui est aussi ta vie

la vie même

et ses attentes  
et ses brûlures possibles

sans lesquelles  
rien n'existerait vraiment

et je pense à l'attente  
au moment où je t'ai attendu  
tournant inquiet  
autour de la place de la Bourse  
fiévreux  
c'était  
un samedi après-midi

c'était l'été

je ne savais pas  
oui je ne savais pas  
mais tu es venue

infiniment plus  
que je croyais

pour habiter tout l'espace  
en dehors même  
de mes rêves de mes pensées

et je compte les jours  
maintenant les années  
depuis notre rencontre

en rassemblant les gestes  
et les images de nous

en pensant à ces frontières  
déjà franchies  
à toutes ces combinaisons de lumière  
que tu inventes

par ta seule présence

juste là  
travaillant à ton bureau  
ou dressant la table

le bruit de l'eau tiède  
qui coule sur ton corps

ce paysage  
c'est le matin  
c'est dimanche  
et nous sommes ensemble

bientôt on marchera dans la rue  
juste pour se parler  
et rire  
rire encore  
de notre chute de la veille

en rentrant  
dans le salon  
épuisés

de cette ivresse  
qui avait délié nos langues

pour nous faire dire ces autres vies

nos vies passées

Recouvrance et Brest  
où j'ai crié  
un autre prénom que le tien

les ponts de pierre  
quelque part entre Nantes  
et Bordeaux  
sur lesquels tu slalomais

et la nuit  
Lille Roubaix  
les phares éteints  
et les lumières  
sous le brouillard  
pour tout cogner

tu n'y étais pas  
moi non plus

et toute cette colère  
qu'on arrive pas à expliquer  
mais qui nous porte aujourd'hui  
sur le même chemin

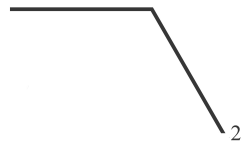
toi et moi

des flèches  
portées au loin  
au hasard  
peut-être oui  
mais plus loin

plus loin  
oui peut-être

au cœur de l'hexagone







c'est comme ça  
pour moi  
depuis toujours  
ton nom est un prénom

celui de l'amie de ma mère

cheveux courts  
marinière  
bandes bleues  
alternées de blanc

un jean près du corps  
et des sandales effilées

l'odeur des marées  
celle des bruyères plissées par le vent

je nous revois  
file indienne gravissant la dune

anses paniers  
des raquettes  
et des serviettes de bain

une fin d'été

ces fins d'été  
qui me sont toujours apparues  
comme des renoncements

à quelque chose

et toutes ces bandes littorales  
brouillées  
par le ciel

le gris par endroits  
est-ouest

et la sonorité de ton nom  
comme un prénom un peu désuet

et féminin

à laquelle je n'arrive pas  
à donner matière

juste un filet d'air  
sur un vêtement

une découpe  
épousant le corps de France

sa poitrine

comme l'esquisse de rien

d'un souvenir

qui ne tient pas plus d'une minute

mais qui retient

comme le souffle du temps

et mes veines  
et mon sang qui pulse  
à découvert

ça passera

comme passent les années

France n'est plus

partie un soir d'hiver  
manquant de souffle

et ses poumons vidés

à un âge où la vieillesse  
n'est encore qu'un mirage

à s'étourdir  
on ne sait plus  
combien coûtent  
combien abîment  
les années

et les images que l'on cherche  
à l'intérieur de soi

et toutes ces choses que l'on disperse

à les regarder on ne sait plus

sables des jours  
et toutes les pluies pour les délayer

et les signes que l'on rassemble  
les prises que l'on croit siennes  
pour ranimer

tout s'efface  
et son visage  
et le tien aussi

alors veille









lorsque la nuit dénude  
et oblige  
à toutes sortes de vacances

les écrans s'invitent  
comme refuges  
comme chimères

pour tout aimer

pour trahir le réel

en libérer les arcs

pour en faire le vrai monde

par découpes  
et arrachements successifs

comme un fruit

une orange  
pelée au scalpel

ils font en sorte  
qu'il ne reste rien  
des tensions véritables

une boucle de mots simples  
et de valeurs

partout à l'œuvre

mais si éloignées  
de ce que nous sommes  
vraiment

des fils conducteurs

de l'électricité

il est facile pour nous

de suivre le flux  
de nous y accorder

nous autres  
et vous aussi  
hôtes faciles

qui ne font que cogner  
aux ruines

poissons guidés  
à qui rien n'est appris

sinon le silence  
face à l'inconfort  
et la déraison

et toutes ces choses  
à peinturlurer  
sur un dazibao

ces fièvres éparses  
et toutes ces causes entendues

que l'on oublie souvent  
de défendre

par omission  
par facilité

mais qui reviennent  
en boomerang

dans nos têtes dans nos cœurs

pour nous rappeler  
l'essentiel des combats

encourir le risque  
et l'amnésie

pour voler un peu de lumière  
à ceux qui la malmènent

France matière fanée  
comment te voir  
comment te lire

dix mille visages  
en trompe-l'oeil  
effacés

nord et sud  
pauvres squelettes

c'est la France  
bleu des postes  
bleu métro

c'est la France  
blanc linceul  
érigé aux fenêtres

sur les cadavres aussi

et tous ces écarts  
toutes ces montagnes  
et leurs fausses neutralités

et puis ce rouge  
toute cette colère  
salivant à leurs bouches

ces rouges comme des feux  
qui appellent à l'angle des rues  
à l'angle des routes

à l'insurrection  
à l'envie de tout crever

puissent tous les feux rassembler  
nos vies

loin de cette vie facile  
qu'on nous a promis

qui n'était que promesses

auxquelles ni toi ni moi  
n'avons cru longtemps

rattrapés par l'exigence  
par l'insoumission  
ou les deux réunies

avec tous nos défauts  
nos maladresses  
d'un fil tenu

ce fil qui nous lie  
d'Ariane et de misère  
et nous oblige

à resserrer les liens  
à vouloir encore et encore

ces cinq balles en poche  
gardées depuis l'adolescence

pour ne manquer de rien  
et respirer l'air pur

l'air vicié de Paris  
et ce métro que j'aime  
pour ses odeurs de plastique

parce que tu es là

parce qu'il décide pour nous  
d'aventures  
loin des slogans et des récits  
qui courent  
sur les ondes et les papiers

cet hexagone  
qui n'est que toi

ta voix et ta douceur

notre terrain de jeu

et nos corps étendus  
qui ne connaissent d'horizon

que des rives  
et des échouages volontaires

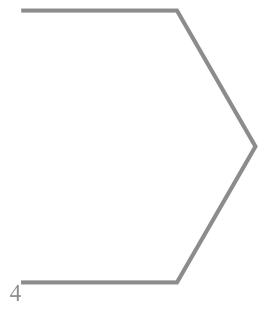
mais nulle charogne

alors continuons

restons ici

attachés







ne reste rien  
qu'une vague impression  
brouillonne

du dernier virage  
en épingle  
et des repas du dimanche

lorsque le vin  
et l'évocation du passé  
délaient les langues

c'était la guerre  
et tu entendais leurs voix s'animer  
se contredire

Sidi-Bou-Saïd

et tous ces tunnels  
ces chemins  
dont ils n'arrivaient plus à sortir

pour t'éloigner  
de ce que tu étais

de ton innocence

ces images de peur  
qu'ils te confiaient

en héritage

que tu ne voulais pas entendre  
que tu ne voulais pas connaître

car leurs géographie insistantes  
n'était qu'ombres  
et défaites

et temps perdu  
à construire à défaire  
une histoire morte  
à laquelle  
ils ont appartenue

pour en subir encore  
les fractures  
les oublis

c'était Alger  
Oran ou Sidi-Bou-Saïd

et tu supportais  
leurs rires découragés  
et leurs fantômes

toutes ces vies déçues  
qui n'avaient peut-être été  
que rêves et machineries

l'ennui était partout  
ramassé

et l'ennui t'amenait  
à dessiner sur un bout de table

des figures incomprises  
que tu étais le seul  
à pouvoir remonter

alors peut-être  
tu dessinais







tu imagines  
un plan séquence  
alors que rien ne filtre  
depuis le salon

courses  
habitacles frappés  
par des vents contraires

ces rodéos lointains  
que tu entends

et l'abandon  
éprouvé au cœur de la vitesse

comme un royaume

pour oublier les jours  
et s'inventer des vies

ils font tout comme toi

en pilotes  
en machinistes

en cascadeurs

et ne rencontrent aucun obstacle  
pour oublier leurs limites

tu les envies quelque part  
sans savoir pourquoi

leur insouciance peut-être

et tu imagines  
des claquements de portières

des cigarettes offertes à la nuit

leurs discussions insensées

des vapeurs d'entre-monde  
et des nuages de fumée

quelques morceaux entêtants  
sur la bande FM

et le risque encouru délibéré  
à couper au couteau

des ronds-points  
des entrepôts  
des traversées

alors retiens ton souffle  
retiens-le bien

parce que ton monde  
n'est pas celui-ci

parce que tu ne fais qu'habiter  
les images du dehors

et garder ton armure

que ces bruits te percent  
pour te faire réagir

qu'ils t'invitent  
à une nouvelle contemplation

bien réelle celle-ci

dans cet hexagone  
où il n'est plus question de lignée

mais d'intelligence diffuse

de sensations immédiates

à te vriller la tête

à bousculer tes pensées

là est peut-être  
la vraie révolution

l'aventure Molotov

pleine de joies et de malheurs

et ces brûlots  
d'orgueil et de plomb

ces chemins renversés

pour défier l'ordre  
et ses machines

pour blesser  
et emplir de tessons

le réel et ses usages

en faire un règne  
de paillettes et d'intensités

des rodéos contraires  
dans la nuit pour tout emporter

et le silence  
où s'éteindront leurs moteurs

où s'essouffleront les sexes  
batailleurs  
toujours réinventés

alors oui  
retiens ton souffle

retiens-le bien

car il demeure  
ton seul allié

ton bras armé  
ton confident

dans ce monde d'abyme  
où tu seras renvoyé

en dernier observateur  
en témoin fatigué

pour brandir une dernière flamme  
un dernier feu

alors retiens-le

retiens-le bien

car il finira par te brûler

et te dire au matin des promesses

comme un début de phrase

que tu ne comprendras pas







d'un trait tremblé

d'abord  
ce n'était rien

juste une figure  
sur un bloc

entre deux voix  
au téléphone

puis l'impression première  
a grandi

de jour en jour  
pour esquiver les regrets

lorsque la colère a fini  
par entrouvrir d'autres maux

au point de tout emporter

comme une lame de fond

un exercice obligé

où les mots accrochent  
pour dire les séismes  
et les hypothèses

c'est une voie  
qui méconnaît les frontières

et détourne des vrais buts

c'est un mirage  
une anesthésie

mais rien pour réparer  
les mots que l'on puise

ceux que l'on force  
et qui résistent

sur le papier ou ailleurs  
toutes ces ratures en expansion

pour dire encore  
toujours le même pays

celui auquel on appartient

au creux des blocs

dans les ascenseurs

où sont les couleurs  
de l'hexagone

ces gris crasseux  
nos ombres portant nos rires  
et d'autres éclats

où êtes-vous  
pour habiller nos vies

d'autres destins  
que ceux alignés d'avance

ces étoiles mortes  
qui nous foudroient

ces reliques  
que nous nous sommes inventés  
pour rêver  
pour vomir

de nouvelles voies  
pour nous terror

dans un silence nécessaire

mais il est l'heure  
à ne plus retarder

et nous cherchons  
nos armes brandies  
des mots taillés dans les roches

des circulations folles  
à qui rien ne résiste

d'impossibles demeures  
pour savoir  
pour corrompre

car au creux des blocs  
nos corps étendus  
ne connaissent d'horizon

que des rivages impossibles

et des ballades électriques

tu ne savais pas nager  
moi non plus

mais nous nous y sommes essayés  
avons bu la tasse ensemble  
amusés tremblants de froid

sous l'eau bleuie et les regrets

oui nous avons essayé  
qu'importe la distance

et la matière du monde  
que nous avons foulée

à quatre mains interstices

nous avons réussi

à vibrer sous les cadences

et enfermer nos secrets  
sous le béton et le feu

dans cette ville tant aimée  
maintenant éloignée de nous

nous avons pu

rejoindre un temps  
le cœur  
de notre hémisphère

avant de nous promettre  
de nous séparer

alors il n'y avait plus que fracas  
sang craché  
et regrets jetés aux visages

alors ton nom ton prénom ont fini  
par n'être plus qu'absence

pour dire encore  
combien je t'aime  
combien je t'aimais

un peu de buée sur mon visage  
emportée par les embruns

et d'autres tempêtes  
que je n'ai jamais su écrire

car aujourd'hui ne reste  
que des débris de toi  
à parcourir du regard

et je ne sais  
comment cela a commencé

par des mots et des silences

mais je continue de t'aimer  
dans cet abri mon hexagone

et je chéris mes fantômes de toi





des lignes blanches jaunes  
des panneaux publicitaires  
des bouteilles sur les bas-côtés

ne reste rien

des forêts agrippées aux vitres  
des rivières et des rivages

ne reste rien

juste nous dire  
ce que nous sommes

mélancoliques

devant le ciel et ses sillages  
à l'invitation des figures

où regarder



*éditions QazaQ* - Collection Maison Poésie Brest

ISBN : 978-2-4922483-86-8